

La salade de Don Quichotte

Quelques enjeux économiques concernant la traduction

Thierry Capmartin

Université de Pau

Résumé

Le *Quichotte* de Cervantès occupe une place singulière dans l'histoire de la traduction littéraire en langue française, au moins parce qu'il a fait l'objet d'incessantes retraductions. Mais l'ouvrage retient l'attention parce que la traduction y est thématisée pour elle-même en deux endroits. Cervantès, en jouant avec les codes du roman de chevalerie, pose le cadre général d'une réflexion théorique sur la traduction dont on cherchera ici à souligner les principales tensions constitutives. En intériorisant ses propres origines fictives et traductives, dans un intermède à cheval entre les chapitres VIII et IX, le *Quichotte* évoque à la fois l'idée d'une traduction impossible, mais aussi celle de la traduction comme une modalité particulière de lecture où s'origine la littérature moderne comme quasi-monde (Ricœur) propice aux échanges textuels. Il s'agira finalement de montrer que, ce faisant, Cervantès fait signe à la fois vers le structuralisme et la tradition herméneutique, et leur articulation problématique.

Mots-clés : littérature ; philosophie ; traduction ; structuralisme ; herméneutique

Abstract

Cervantes' *Don Quixote* occupies a singular place in the history of literary translation into French, at least because it has been the subject of incessant retranslations. But the book is particularly noteworthy because translation is thematized for its own sake in two places in it. By playing with the codes of the chivalry novel, Cervantes set the general framework for theoretical reflection on translation, the main tensions of which are highlighted in this paper. By internalizing its own fictional and translational origins, in an interlude straddling chapters VIII and IX, *Don Quixote* evokes both the idea of an impossible translation, but also that of translation as a particular reading modality, in which modern literature originates as a quasi-world (Ricœur) conducive to textual exchange. Finally, we show that, in so doing, Cervantes pointed unwittingly, of course, to both structuralism and the hermeneutic tradition and, ultimately, to their problematic articulation.

Keywords: literature; philosophy; translation; structuralism; hermeneutics

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 15, No 1 (2024), pp. 107-125

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2024.647

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

La salade de Don Quichotte

Quelques enjeux économiques concernant la traduction

Thierry Capmartin

Université de Pau

Ces livres dont je viens de parler, je les ai lus en anglais. Lorsque plus tard je lus *Don Quichotte* dans le texte cela me sembla une mauvaise traduction.¹

J. L. Borges,
Essais d'autobiographie.

Pris dans le contexte de sa réception en France, qui s'étend sur un peu plus de quatre siècles, l'ouvrage aussi majeur que tardivement écrit par Cervantès doit forcément s'écrire au pluriel en français. Sous les coups répétés de l'effort traductif dont il a été la cible – au point de s'effacer comme texte-source, comme dirait la traductologie – le *Quijote* a essaimé au fil du temps des *Quichotte(s)*, plusieurs par siècle. Avec un redoublement de cet effort tout particulièrement au XX^e siècle, dont les soubresauts se font encore sentir, en en laissant présager d'autres au début de ce XXI^e siècle encore balbutiant, qui vient d'accoucher d'un nouveau rejeton, sous la plume d'Éric Coutelle². L'histoire comparée de ces différentes versions reste à faire. Au début du siècle dernier, Maurice Bardon s'était acquitté d'une partie de la tâche dans les deux volumes de son « *Don Quichotte* » en France³, qu'il a consacrés à l'étude de la réception du livre de Cervantès en France aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Notre propos est moins ambitieux, mais entend faire une brève incursion, en gardant quelques-uns de ces *Quichotte* en arrière-plan, dans l'univers cervantin avec les précautions de rigueur, car devant le *Quichotte*, comme l'avait déjà fait remarquer Flaubert, on se sent tout petit. On s'appuiera sur deux passages de l'ouvrage évoquant la traduction, ce qui nous fera entrer du même coup dans le monde non moins vertigineux de la théorie de la traduction. Même si les chemins commencent à en être balisés, quelles que soient les directions qu'ils suivent, ils s'enfoncent presque tous dans ces écarts que creusent doublement la diversité des langues, mais aussi le lieu commun, l'ornière presque où l'on n'en a jamais fini de redire le divorce entre le théorique et le pratique sur cette question. Quitte à faire en guise d'introduction l'inventaire de quelques lieux communs, difficile de passer sous silence celui qui consiste à considérer le *Quichotte* comme le premier roman *moderne*. Qu'on prenne cet adjectif dans un sens étroitement

¹ Jorge Luis Borges, *Livre des préfaces* suivi de *Essais d'autobiographie*, trad. François Rosset (Paris : Gallimard, 1980), 276.

² Miguel de Cervantès, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* (Première partie), trad. Éric Coutelle (Paris : Classiques Garnier, 2022).

³ Maurice Bardon, « *Don Quichotte* » en France 1605-1815 (Paris : Champion, 1931).

historiographique ou dans un sens plus large, les enjeux s'en trouvent nécessairement historicisés et avec eux la question de la traduction elle-même. Si on la prend pour guide, elle permet en effet de redessiner des grands moments de la transmission des textes en Occident⁴ et fait apercevoir des changements de paradigmes. Le *Quichotte* doit être replacé dans cette histoire, parce qu'en intériorisant (fictivement) ses propres origines traductives, il marque un virage et interroge la notion d'*original* autour de laquelle théorie et pratique de la traduction continuent d'essayer de se rejoindre sans jamais y parvenir vraiment.

Au risque de la simplifier, disons que cette histoire, indépendamment de sa périodisation stricte, connaît trois moments. La première phase, moment d'intense latinisation du grec, est largement représentée par l'entreprise cicéronienne et une conception du sens qui est encore toute cosmologique, mondaine. À travers le *logos*, le sens est tout entier indexé sur l'ordonnement du monde, les Grecs l'ont recueilli en lui donnant une tournure particulière. On peut donc le leur reprendre pour le particulariser à nouveau, en le latinisant, sans que ce sens au fond n'en soit véritablement altéré. Il s'agit bien de *reprendre* – à toutes les acceptions de ce terme –, pour le vivifier par l'art oratoire notamment, et non pas de *rendre* un sens censément déposé dans un original. Le sens appartient au monde qui l'ordonne, dont les Grecs n'ont fait eux-mêmes que se saisir ou ont simplement dévoilé (*alètheia*). Nietzsche développe cette idée au paragraphe 83 du *Gai savoir*, en disant qu'au temps de l'*Imperium*, toute traduction est conquête⁵. À travers un éternel présent c'est le sens *du monde* que les Latins visent en retraversant le texte grec qui le contenait déjà accidentellement, c'est-à-dire au titre de simple contenant linguistique. En un sens, cette logique mondaine de la traduction, si on ne s'en tient qu'à elle, sera rejouée au Moyen Âge, lorsque ce dernier redécouvre l'Antiquité grecque, relisant Aristote. Pour n'en donner qu'un exemple, mais suffisamment significatif : l'*Optique* de Ptolémée mérite d'être traduit indépendamment de la disponibilité d'un « original » grec, qui a été perdu. En le traduisant en latin à partir du texte arabe, son traducteur Eugène de Sicile vise, *au travers de* – et non pas « à partir de » – ce texte grec absent, rien d'autre que les propriétés de la lumière et les lois de sa réfraction. La seule fidélité qui vaille est à la mise au jour des lois universelles de la Nature.

Le moment véritablement second de cette histoire – trop rapidement broyée – de la traduction est sans nul doute l'avènement du Christianisme comme religion *révélée*. C'est l'établissement des Saintes Écritures et la fiabilité du texte biblique – qui devient le principal garant d'une transmission sûre de la parole du Christ – qui font advenir et la notion d'*original*, et l'impératif de fidélité qui lui est associé. Il faut imaginer Jérôme attelé à la rédaction de l'Ancien Testament, s'appuyant sur la Septante, mais le regard fixé sur la source hébraïque originelle. Le paradigme a changé : ce qui est en cause ici c'est la vérité extramondaine ou transcendante d'une

⁴ On emprunte cette voie en s'inspirant largement des développements que Marc de Launay consacre à cette question dans son très stimulant *Qu'est-ce que traduire ?* (Paris : Vrin, 2006), 7-25.

⁵ Cf. « Et l'Antiquité romaine elle-même : avec quelle énergie et quelle naïveté elle fit main basse sur tout ce qu'il y avait de bon et d'élevé dans l'Antiquité grecque plus antique ! Comme ils traduisaient en faisant entrer dans le présent romain ! Comme ils secouaient, de propos délibéré et avec insouciance, la poussière des ailes du papillon instant ! (...) Ils ignoraient la jouissance du sens historique ; le passé et l'étranger les faisaient souffrir, et éveillaient chez eux, en tant que Romains, l'envie d'une conquête romaine. Et en effet, on se livrait à une conquête lorsqu'on traduisait. » Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, trad. Patrick Wolting (Paris : GF Flammarion, 2000), 130-1.

parole de registre prophétique, déjà dédoublée⁶, que seul le *texte* original doit pouvoir fixer et tenter d'unifier, afin d'éviter que ne s'aggrave sa distorsion constitutive, qu'elle ne soit déformée en faisant le lit de toutes les infidélités à la parole Première.

La modernité du *Quichotte* peut se dire de multiples façons. Il n'est pas improbable qu'elle puisse s'énoncer à partir du thème de la traduction et de la perte progressive des points fixes auxquels elle était arrimée. Le *Quichotte* est représentatif de cette phase post-babélique, une troisième phase donc, après le monolinguisme grec, la triade grec-arabe-latin du Moyen Âge et la sacralité de la langue juive, que marque l'éclosion des traductions en langues vernaculaires. L'essor des échanges linguistiques qu'elles instaurent, change la donne et le *sens* de la traduction. Jérôme avait les yeux tournés vers le texte hébraïque ; Luther, en traduisant la Bible, jette par devers lui les fondations stables et définitives de ce qui sera la langue allemande.

Mais l'activité de traduction, importante à l'époque romantique, puis proliférante pour la période contemporaine, s'accompagne d'une réflexion toujours plus prégnante sur le geste du traducteur et, parallèlement, de l'installation d'un doute croissant sur les conditions de possibilité de l'effectuation d'un tel transfert. En se dispersant et en relativisant la quête d'universel⁷ (que le romantisme allemand, par exemple, réinjectait encore dans la langue nationale, *agrandie*⁸ de la transplantation d'autres littératures sur son propre terreau), la traduction est toujours un peu plus travaillée par la singularité des langues naturelles et des cultures dont elles deviennent le vecteur privilégié. Si elle cherche bien à en dynamiser le commerce – et elle y parvient incontestablement –, dans cette féconde course en avant, la traduction est néanmoins rattrapée par la découverte concomitante du fonds d'impossibilité (théorique) sur lequel se réalise la restitution incertaine de toutes ces singularités. La linguistique contemporaine (dans sa provenance saussurienne) finira de systématiser ce divorce.

De ce point de vue-là, l'intermède ludique qui sépare le chapitre VIII du chapitre IX – mais aussi la première et la seconde partie – du *Quichotte*, mérite l'attention car il est annonciateur de ce clivage. Avant de s'y pencher, disons que l'ouvrage nous semble emblématique de ce troisième moment de l'histoire de la traduction, après qu'elle a cessé d'être mondaine (tournée à travers le *logos* vers la référentialité d'un monde ordonné), puis d'articuler – au double sens de mise en rapport et de profération – l'extramondain à l'intramondain (texte biblique), pour finalement investir ce champ sécularisé que Ricœur a si bien décrit comme « quasi-monde⁹ ». Monde textuel, non complètement a-référentiel, mais où la suspension de la *deixis* qui le produit est en même temps un geste d'ouverture indéfini et horizontal des textes vers d'autres textes. Mais la perméabilité et les échos textuels qui instituent ce quasi-monde, au point d'en faire même un analogue du

⁶ Cf. « La révélation, écrit Ricœur, c'est la parole d'un autre à l'arrière de la parole du prophète. » Paul Ricœur, « Herméneutique de l'idée de révélation », *Écrits et conférences 2* (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 203.

⁷ Cf. « L'absolument universel, bien qu'il se trouve hors du domaine de la particularité, est éclairé et coloré par la langue. » Friedrich Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, trad. Antoine Berman et Christian Berner (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 85.

⁸ Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, 69.

⁹ Cf. « Ce rapport de texte à texte, dans l'effacement du monde sur quoi on parle, engendre le quasi-monde des textes ou littérature. » Paul Ricœur, « Qu'est-ce qu'un texte ? », *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* (Paris : Éditions du Seuil, 2013), 141.

commerce entre les langues, tracent aussi des limites régionales (notamment linguistiques) qui ne peuvent manquer de se manifester à l'occasion du surgissement de toute configuration mondaine. La littérature comme quasi-monde ou réseau intertextuel¹⁰ devient à ce titre inséparable de la traduction, dans la mesure où cette dernière permet autant de fluidifier les échanges textuels qu'elle ne risque d'y faire entrave. Ce qui est certain c'est que ce couplage littérature et traduction se noue désormais sur un régime définitivement *économique* dont une grande part de la réflexion sur la traduction, sur ses versants apparemment aussi opposés que sont le structuralisme et la tradition herméneutique, fera un puissant levier théorique.

Cette inscription de la traduction au sein même du champ littéraire moderne ne commence pas tout net avec le *Quichotte* et l'épisode de sa traduction fictionnalisée, à cheval sur la fin du chapitre VIII et le début du chapitre XIX, qu'elle relie et sépare en même temps. Il n'a pas échappé aux lecteurs les plus avisés, connaissant bien les formes et les *topoi* auxquels s'alimente l'œuvre cervantine, qu'en parodiant les romans de chevalerie, le *Quichotte* en importe aussi les codes, même s'il s'agit de mieux les subvertir ensuite. Or le texte chevaleresque se faisait déjà passer parfois pour la traduction d'un autre. Parmi les plus fameux, on peut citer *l'Amadis de Gaule*, qui procéderait d'un tel transfert, sur la base d'un parchemin trouvé par hasard dans une tombe près de Constantinople, comme l'indique en note Éric Coutelle dans sa traduction récente¹¹.

Pourquoi s'y arrêter alors, si le motif est si conventionnel ? Précisément parce qu'il cesse d'en être un et qu'en mettant en scène la traduction du *Quichotte* à partir du texte d'un certain Cid Hamet Benengeli, historien arabe, Cervantès ne considère plus tout à fait la traduction comme un simple expédient rhétorique. Il en fait un objet dont la réflexion peut se saisir, en même temps que la traduction prend conscience de son historicité au sein d'un espace où la littérature s'écrit désormais en langues naturelles. Le thème de la traduction est lié à une double coupure – historique et interlinguistique – traçant une ligne de partage entre un avant et un après, laissant derrière elle les monopoles linguistiques et la visée d'universel qui leur était associée. Le cercle linguistique restreint et select où l'on se disputait d'abord l'exclusivité de la pensée ou de l'Esprit, à la faveur de transferts incessants entre l'arabe, le grec et le latin, ou en faisant retour au texte hébraïque, se relâche et s'élargit en somme.

Dans le climat de Contre-Réforme finissante où se situe Cervantès, et sur fond de vigilance de l'orthodoxie religieuse dans l'Espagne classique, la langue sacrée (hébreu) a une doublure vernaculaire – *ladino* ou *djudezmo* – et l'arabe a perdu de sa superbe. On leur demande au demeurant de se faire discrètes, langues de *conversos* que l'on tolère tant bien que mal. Si bien que lorsque le narrateur du *Quichotte* part en quête d'un traducteur, c'est bien en castillan, et non plus en latin, qu'il veut faire traduire le texte arabe initial. Eût-il été écrit en hébreu, que cela n'aurait pas changé grand-chose, insinue Cervantès dans le passage que l'on cite en suivant, d'autant que les Juifs d'Espagne sont encore nombreux à Tolède – où se passe la scène cervantine – et forment

¹⁰ Sur la position singulière, de surplomb, que le *Quichotte* occupe comme intertexte, on peut se reporter à Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré* (Paris : Éditions du Seuil, 1982).

¹¹ Cervantès, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* (Première partie), 222, n. 17. Ce lieu commun est également signalé dans l'édition espagnole de l'Académie, dont l'appareil de notes est précieux. *Don Quijote de la Mancha*, éd. Francisco Rico (Barcelone : Galaxia Gutenberg, 2004), 118, n. 27.

une cohorte bien garnie de traducteurs potentiels. L'arabe a également perdu de ce rayonnement qui le caractérisait au Moyen Âge, époque où l'école des traducteurs de Tolède se chargeait de la diffusion des savoirs écrits dans la langue d'Averroès. En définitive, suggère Cervantès, toutes les langues se valent, sont une valeur d'échange. Et c'est bien dans une rue commerçante de l'Alcaná de Tolède, riche en merceries et en boutiques d'épices, que le narrateur ne tarde pas à tomber sur le traducteur dont il a un besoin urgent et veut s'attacher les services. De sorte que quand Cervantès (ou son narrateur) retrouve les cahiers perdus de la seconde partie de *Don Quichotte* écrit en caractères arabes, il souscrit moins à une convention du roman de chevalerie qu'il ne donne à voir la traduction comme commerce des langues ; et à travers son narrateur, dont la passion pour la lecture en fait un *alter ego* de don Quichotte, il ouvre aussi la possibilité de celui des littératures entre elles.

Comme j'étais un jour dans l'Alcaná de Tolède, il arriva là un garçon pour vendre des cahiers et de vieux papiers à un marchand de soieries. Et comme j'aime beaucoup à lire, fût-ce les papiers déchirés de la rue, poussé par cette inclination naturelle, je pris un des cahiers que vendait ce garçon et le vis avec des caractères que je reconnus être arabes. Et comme, tout en les reconnaissant, je ne savais pas les lire, je regardai si n'apparaissait pas dans les parages quelque morisque frotté de castillan qui pût les lire, et je n'eus pas grand-peine à trouver semblable interprète ; car, même si j'en avais cherché un d'une meilleure et plus ancienne langue, je l'aurais trouvé. En fin de compte, le hasard m'en envoya un qui, lorsque je lui eus dit ce que je désirais et mis le livre en main, l'ouvrit par le milieu et, l'ayant lu un peu, se mit à rire¹².

Les langues, dans leur pluralité, sont maintenant en mesure de passer les unes dans les autres, à travers la coupure babélique qui les sépare, mais sans autre épaisseur qu'une feuille de papier de soie, d'autre transcendance que celle que procure le plaisir profane de lire, y compris le tout-venant. Plaisir bien raisonnable, au vrai, la folie de don Quichotte ne faisant que souligner sans doute la déraison d'une littérature qui est en passe de ne plus croire qu'en elle-même. Elle tire désormais de ses seules forces sa capacité à ne jouir que d'elle-même, à partir de règles qui sont celles de son propre jeu, indépassablement langagier et intertextuel. Dans ce quasi-monde donquichottesque déjà privé d'arrière-monde, à une époque où la religion et le contrôle de la pureté de l'ascendance sont au service de l'obsession toute politique du Même, la circulation des langues semble ici s'établir dans un espace propre et pluriel à la fois, sorte de zone franche où le renoncement à « tout fondement transcendant du sens¹³ » a déjà commencé.

La place de l'épisode que l'on commente est on ne peut plus significative à cet égard : l'intermède sur la traduction intervient à la fin du chapitre VIII, au beau milieu d'un combat d'épée, avant que le texte cervantin, traduit de l'arabe en toute urgence – avec un effet d'ellipse saisissant –, ne puisse se poursuivre sur le chapitre suivant. Le texte en est littéralement coupé en deux et par deux fois, alors même que don Quichotte et un Biscayen s'expriment dans un sabir de castillan et de basque mêlés, s'y affrontent avec la dernière énergie, « leurs épées hautes et nues, tout prêts

¹² Miguel de Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, trad. Claude Allaigre et al. (Paris : Gallimard, 2001), 458-59. Sauf indication contraire, on cite le *Quichotte* dans cette traduction de la Pléiade.

¹³ Marc de Launay, *Qu'est-ce que traduire ?* (Paris : Vrin, 2006), 26.

à décharger deux furieux coups de fendant, et de telle sorte que, s'ils se les étaient portés à plein, ils se seraient à tout le moins partagés et fendus de haut en bas, et ouverts comme une grenade¹⁴ ».

C'est la traduction qui assume une fonction mémorielle et de liaison. Elle sauve de l'oubli cette deuxième partie du livre, qu'une mystérieuse instance auctoriale – parmi ses multiples « subjectivités secondes¹⁵ » qui produisent ou conduisent le récit sous la supervision de Cervantès – aurait laissé en suspens, faute d'archives, « n'a[yant] pas trouvé d'autres écrits sur ces exploits de don Quichotte que ceux qu'il rapporte ici¹⁶ ». Sans doute s'en acquitte-t-elle si aisément, par-delà les effets de rupture qui en interrogent la possibilité, parce qu'elle n'en est pas vraiment une. Pas seulement parce qu'elle est apocryphe, inventée *de toutes pièces* par Cervantès, mais parce que la « traduction » dont il est question dans ce passage ressemble à s'y méprendre à ce que Schleiermacher, deux siècles plus tard, identifiera dans *Les différentes méthodes du traduire* comme *dolmetschen*. Version économique et ustensile de la traduction, dont l'artisan est l'interprète ou le *truchement* – de l'arabe hispanique *tūrdjūmān* – « qui exerce son office dans le monde des affaires¹⁷ ». Autant dire que son affaire à lui n'est autre que la langue des voyageurs de commerce et des touristes égarés demandant leur chemin. Langue univoque dans son intention essentiellement communicative et son lexique comptable, dont l'unité fonctionnelle est faite de quantités : c'est grâce à elle que l'on tombe d'accord sur un prix ou que l'on apprend à combien de rues l'on se trouve de la tour Eiffel, du Colisée ou de l'Alcázar de Tolède. Une traduction qui est en fait une transaction de bout en bout : d'abord sur ce qu'elle coûte à celui qui la commande, et finalement sur sa méthode, qui est arithmétique : « Je m'éloignai aussitôt avec le morisque par le cloître de la cathédrale et le priaï de me traduire ces cahiers en langue castillane – tous ceux du moins qui traitaient de don Quichotte –, sans rien retrancher ni ajouter, et lui en offrit le prix qu'il voudrait. Il se contenta de deux boisseaux de raisins secs et de deux fanègues de blé.¹⁸ » Et l'affaire est dans le sac, pourrait-on ajouter avec Cervantès et Schleiermacher réunis, car « dans ce domaine, la traduction est une activité quasiment mécanique qui, avec une connaissance moyenne des deux langues, peut être exercée par n'importe qui¹⁹ ». Traduction-transaction, où l'on échange des mots comme on échange de l'argent, et qui se doit finalement d'être expéditive, dont l'exécution obéit au principe du « vite fait bien fait ». Tel le morisque de Cervantès « traduisant à l'impromptu l'arabe en castillan », qui finira par honorer le contrat « en un peu plus d'un mois et demi²⁰ ».

La traduction du Quichotte de l'arabe au castillan est donc chose facile, aussi facile que l'effet de suspense qui interrompt la poursuite du récit entre les deux chapitres au plus fort d'une bataille, dont on attend de façon un peu convenue le dénouement. Mais le texte cervantin est suffisamment dense et digressif pour que la traduction ne soit pas seulement un expédient commode, mais se détache comme objet propre que l'on peut prendre en vue, ce qui est une autre façon de dire qu'elle devient subitement *théorisable*. Comme si la rapidité de son effectuation

¹⁴ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 457.

¹⁵ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* (Paris : Gallimard, 1964), 172.

¹⁶ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 456.

¹⁷ Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, 33.

¹⁸ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 459.

¹⁹ Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, 39.

²⁰ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 459.

pratique laissait subsister, à titre résiduel et dans son après coup, une interrogation sur les conditions de possibilité d'un tel geste, disposée à se redéployer dans un second temps. Et effectivement la traduction se donnera à voir, en peinture et pour elle-même, mais jamais à partir d'elle-même. Il apparaît tout à fait significatif, en effet, qu'elle se montre avant même qu'on ne puisse la lire, mais qu'elle soit incapable malgré tout de se manifester à partir de déterminations propres, comme si la traduction ne pouvait se laisser décrire que métaphoriquement ou à la faveur d'un vocabulaire d'*emprunt*, c'est-à-dire en empruntant à d'autres champs. La notion d'original, aussi rudimentaire que cardinale en la matière, en constitue sans doute le non-dit le plus fondamental. Le mot n'apparaît pas dans le passage cervantin, qui suggère au contraire à son sujet une régression à l'infini, puisque l'histoire de la genèse du texte quichottesque qui s'y raconte ressemble à un puits sans fond, concentrée sur environ deux pages. Ses origines sont diluées dans le palimpseste des archives et des sources qui font de la chronique de Cid Hamet Benengeli une production seconde, dont on ne sait pas bien si elle a déjà pris sa forme définitive ou si elle est encore en chantier, en témoignent les « annotation[s] [...] en marge²¹ » des cahiers à propos du personnage de Dulcinée. Tout se passe comme si ce texte, en train de se faire sous nos yeux (par la mise en scène de la traduction et l'effet d'ellipse entre les deux chapitres), faisait fonds sur un autre dont l'établissement était déjà lui-même précaire et incertain. En emboîtant le pas de l'historiographie, naturellement patiente et laborieuse, la traduction expéditive évoquée précédemment fait tache. Sa fidélité à un original obscur, compilation d'archives, tourne court et confine à l'absurde, puisqu'elle finit par se surdéterminer comme pur travail de copiste, selon la formule consacrée : « Il promet de les [cahiers] traduire *bien et fidèlement*²². » Elle n'est même plus une traduction par le bas, *dolmetschen*, mais simple recopiage. Copie d'une copie en vérité, puisque les origines arabes de l'historien auteur du Quichotte font de lui, proverbiallement s'entend, un fieffé « menteur », qui a dû rapporter les hauts-faits de l'ingénieur hidalgo en en minorant la grandeur, en se tenant « plus en deçà qu'au-delà de la vérité²³ ». Ce qui revient à dire que l'original (texte) ne pouvait être qu'en-dessous de l'original (don Quichotte), original qui fait donc figure de pâle copie !

Traduction d'autant plus étrange que le paragraphe qui fait immédiatement suite à son achèvement, comme s'il devait en livrer le fidèle résultat, la rend rétrospectivement aussi vaine que superflue. Car ici la traduction ne rivalise plus avec le copiste médiéval ou le chroniqueur, mais avec le peintre. Or les illustrations présentes dans le cahier « original » sont une leçon de réalisme, plus vraies que nature même et, cela va sans dire, elles se passent de traduction. Y apparaît une représentation de la bataille entre don Quichotte et le Basque, dont il revenait précisément à la traduction de restituer de manière fidèle la signification perdue ou, pour le moins, interrompue, en suspens entre cette double césure qui sépare les deux chapitres, mais découpe également l'ouvrage de Cervantès en deux parties. L'image s'y voit dotée d'une puissance mimétique produisant un effet de naturel qui *traduit* à la perfection l'art de la description tel qu'il était cultivé sur le plan narratif initial. Mieux qu'aucune traduction n'aurait su le faire : « Il y avait dans le premier cahier, peint au naturel, le combat de don Quichotte avec le Biscayen, tous deux dans la

²¹ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 459.

²² Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 459. Sur cette formule indiquant une simple transcription mécanique et fidèle par des copistes, cf. *Don Quijote de la Mancha*, 119, n. 32.

²³ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 460.

posture même que raconte l'histoire.²⁴ » Rossinante y est également figuré : l'art du peintre se manifeste alors dans ce pouvoir insigne de réduire l'écart entre le mot et la chose, qui rappelle, non sans humour, la langue adamique : « Rossinante était merveilleusement reproduit, si long et si étiré, si efflanqué et si maigre, si désespérément étique et avec une telle échine qu'il montrait bien à découvert avec quel à-propos et quelle justesse on lui avait donné le nom de Rossinante.²⁵ » Il y a pourtant des notes discordantes dans cette représentation « si bien prise sur le vif²⁶ », précisément lorsque la netteté de cette image fidèle – trop pour être vraie – est brouillée par le texte traduit, qui fait retour en son sein, comme un refoulé de cette traduction réalisée par l'interprète morisque, mais trop rapidement expédiée ? Ainsi de ces « écriteaux » en bas des personnages sur les illustrations, comme celui qui est libellé au nom de « don Quichotte », mais que le peintre – ou le traducteur ? – a malencontreusement assigné à Rossinante : « aux pieds de Rossinante il y en avait un autre qui disait : Don Quichotte²⁷ ». Subitement le mot et la chose, que la peinture semblait avoir réconciliés, entrent en dissonance. De même que la traduction ne se laissait raconter qu'en images, incapable de se dire elle-même en dehors de la fulgurance elliptique de sa réalisation concrète, l'image, analogue de la traduction, se révèle désormais incapable de refléter parfaitement l'original, une fois transplantée dans l'ouvrage en castillan, qui semble en avoir modifié la composition.

C'est avec la multiplication des traductions en « langues faciles²⁸ » – comme dit Cervantès – que la traduction prend conscience d'elle-même comme d'un transfert hautement problématique. Parce qu'ils sont savants et véhiculaires, le grec et le latin transportent les formes de *la* pensée et c'est en regardant en direction de cette universelle discursivité que l'on traduit, sans avoir besoin de se frotter à la singularité multiple *des* langues, vivant à l'état séparé et se tournant le dos. Si bien que traduire dans une autre langue c'est toujours *mettre la langue à l'envers*, en bousculer l'organisation interne *sui generis*, irréductible à tout autre. C'est risquer de gauchir la fine disposition de son agencement caractéristique, que la langue d'arrivée voile et obscurcit nécessairement, incapable d'en révéler avec toute leur netteté les motifs et les nuances.

À ce qui me semble, traduire d'une langue dans une autre, dès lors qu'il ne s'agit pas des deux langues reines, la grecque et la latine, c'est comme regarder au rebours les tapisseries de Flandres : bien que l'on en distingue les figures, elles sont pleines de fils qui les voilent, et ne se voient point avec l'uni et la couleur de l'endroit.²⁹

Il n'est pas anodin que le passage le plus long du *Quichotte* thématissant la question de la traduction ait pour cadre une imprimerie. L'invention de Gutenberg a évidemment servi de catalyseur au développement de politiques culturelles où s'intensifiaient les échanges entre les langues et les littératures, processus qui devait entraîner corrélativement la multiplication des traductions en langues vernaculaires à l'époque de Cervantès. Don Quichotte en est d'ailleurs le

²⁴ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 459.

²⁵ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 460.

²⁶ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 460.

²⁷ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 460.

²⁸ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 1358.

²⁹ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 1358.

témoin émerveillé, en même temps que Cervantès entérine encore l'idée que toute réflexion sur la traduction engage, au moins dans ses prémices, le couple indéfectible de l'original (manuscrit) et de la copie (épreuve) :

Don Quichotte leva les yeux et vit écrit sur une porte, en fort grandes lettres : *Ici on imprime des livres*. Il en fut tout réjoui, car il n'avait jamais vu d'imprimerie jusqu'alors, et il désirait savoir ce que c'était. [...] Don Quichotte, s'approchant d'une casse, demandait ce qu'on faisait là ; les ouvriers le lui expliquaient, il s'en émerveillait et passait plus loin.³⁰

Mais ce qui frappe c'est une nouvelle mise en scène de la traduction qui, encore une fois, donne l'impression de s'effectuer presque en direct et de façon très particulière, en deux temps et à quatre mains. Tandis qu'on assiste, en effet, à une rencontre entre don Quichotte et l'auteur d'une traduction en castillan d'un livre écrit en toscan, un imprimeur est en train de procéder, simultanément, à la *composition* de l'ouvrage. La concomitance de l'image de la tapisserie comme agencement de figures et de celle d'une langue-texte comme assemblage de caractères typographiques sont deux façons différentes de décrire les « langues faciles » sur un même registre *économique*. À condition de comprendre le terme comme un certain ordonnancement (*nomos*), une organisation conçue à partir des règles et des unités minimales qui les régissent chacune de façon immanente, à partir de leurs articulations internes, qu'on ne trouve que chez elles (*oikos*) et dans lesquelles elles se retrouvent. La traduction est finalement, semble indiquer Cervantès par la bouche de don Quichotte, ce qui risque d'altérer l'économie autour de laquelle une langue se rassemble, en la condamnant à sortir d'elle-même pour entrer dans une autre, en la forçant à se « regarder au rebours » pour ne plus se reconnaître.

Ces deux passages où le thème de la traduction se manifeste sur un mode léger et ludique en donnent une représentation qui s'appuie sur au moins deux manières de concevoir la langue. Le premier épisode, à la charnière des chapitres VIII et IX, donnait les linéaments de la modalité fluide de la traduction, en prise directe et ustensile avec *une langue économique* ; le second, en faisant ressortir davantage sa modalité perplexe, finissait par mettre la traduction aux prises avec *l'économie de la langue*. Ces deux développements sont malgré tout plus proches dans leur construction qu'il n'y paraît, duelle et spéculaire. Chacun d'eux a une face cachée que Cervantès laisse néanmoins transparaître, non pas par culte de l'ambiguïté dont on a souvent dit qu'il était le champion, mais par intuition sans doute que la traduction s'établit toujours sur un double versant, en suivant une double pente constitutive et inversée. La contrepartie perplexe de la traduction-truchement, découverte au coin d'une rue commerçante de l'Alcaná de Tolède, l'envers du tapis se tramaient à travers une série de notations discordantes : structure et thème de la coupure, conceptualité hétéronome, méthodologie d'emprunt ou encore, évanescence de l'original, etc. À l'inverse et symétriquement, les interrogations de don Quichotte sur la traduction des langues faciles – paradoxalement difficile et déceptive – ont leur contrepartie fluide ou *nomenclaturale*, aurait dit Saussure. L'échange plein de drôlerie entre don Quichotte et le traducteur du livre écrit en toscan en donne un clair aperçu :

³⁰ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 1357.

– Pour moi, dit don Quichotte, je sais un peu de toscan et me flatte de chanter quelques stances de l’Arioste. Mais dites-moi, cher monsieur – et je ne dis pas cela pour vouloir juger de votre esprit, mais par simple curiosité – vous est-il arrivé de rencontrer dans ce texte le mot *piñata* ?

– Oui, très souvent, répondit l’auteur.

– Et comment le traduisez-vous en castillan ? demanda don Quichotte.

– Comment devrais-je le traduire, répondit l’auteur, si ce n’est par *pot-au-feu* ?

– Corbleu, s’écria don Quichotte, comme vous êtes savant, monsieur, en la langue toscane ! Je parierais gros que là où le toscan dit *piace* vous dites *il plaît* en castillan, et là où il dit *più* vous dites *plus*, et vous traduisez *su* par en haut et *giù* par en bas.

– C’est ainsi, pour sûr, que je traduis, dit l’auteur, car ce sont là les correspondances exactes des mots.³¹

En rejouant la langue économique contre l’économie de la langue en deux endroits du *Quichotte*, Cervantès pointe, et pour longtemps, les deux extrémités entre lesquelles oscille toute réflexion qui s’empare de la question de la traduction, au-delà de ses aspects simplement techniques et méthodologiques. Ce que Georges Steiner appellera « le modèle stérile à trois volets » qui, selon lui, « domine tout au long de la théorie et de l’histoire [de la traduction]. L’éternelle distinction entre “littéralisme”, paraphrase et imitation³² ». En relisant le *Quichotte* à la lumière de ces questions, à cette distinction, il faudrait alors substituer un modèle dialectique ou l’idée d’une *tension* inhérente à la traduction, aussi bien sur le plan pratique que théorique, entre le thème de l’*intraduisible* d’une part et celui de l’*équivalence linguistique* de l’autre.

L’économie de la langue, dont on peut apercevoir les conditions d’émergence en relisant le *Quichotte*, n’apparaît nettement que lorsque dans le passage du tome deux est évacuée la problématique de l’original, que Cervantès avait fait surgir précédemment en le coupant de ses origines. On n’a affaire à ce moment-là qu’au seul traducteur du livre écrit en toscan, qui d’ailleurs se présente à ce titre comme son auteur. Alors que les deux questions – original et origines – étaient inextricablement liées dans un premier temps, avec en arrière-plan un jeu subtil qui hypostasait de façon aussi discrète qu’efficace la figure de l’auteur, seul capable d’unifier – et de créer *in fine* – la pluralité des instances revendiquant d’une manière ou d’une autre la paternité du texte. À force de se déréaliser comme texte fictivement traduit à partir d’un original incertain, le *Quichotte* s’affirme comme n’ayant pas d’autre paternité originale et légitime que celle de Cervantès, ce qui revient à dire aussi que l’ouvrage ne pouvait pas s’écrire autrement que dans *la langue de Cervantès*. Le déplacement qui s’opère là est à peu près de même nature qu’à la jonction des chapitres VIII-IX. Il marque l’entrée définitive de la traduction et de sa théorisation naissante dans une phase post-babélie : le tiraillement entre intraduisible et équivalence linguistique ne prend finalement tout son sens que dans le rapport singulier que la littérature noue désormais avec *la langue originale* dans laquelle elle s’écrit. Répondre à la question de la traduction consiste dès lors à se demander ce qu’est *une* langue, une fois admis, paradoxalement, que la langue se dit au pluriel et que toutes les langues se *valent*.

³¹ Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 1358.

³² Georges Steiner, *Après Babel*, trad. Lucienne Lotringer (Paris : Albin Michel, 1978), 283.

Si Cervantès est un de ceux qui ouvrent cette phase qu'on a appelé post-babélienne – en référence à l'ouvrage de Georges Steiner, *Après Babel* –, Saussure fait partie de ceux qui la referment en lui donnant une tournure théorique paroxystique, qui déporte brutalement, et peut-être sans le vouloir, la problématique de la traduction du côté de l'intraduisible. À bien y regarder, toute la mise en place méthodologique du début du *Cours* de 1916 a pour toile de fond implicite le mythe babélien. Saussure en donne sa propre version tout en réglant son compte à la tradition philologique qui, deux siècles après Cervantès, avait remis sur le tapis la question de l'origine. Il y a une nostalgie saussurienne au début du *Cours*, mais elle est indifférente à l'idée d'une langue perdue, dans la mesure où elle advient là où l'on perd la trace de l'original, quand commence la diversité des langues. C'est de cette diversité sans original dont il déplore la perte. Ce qui est irrémédiablement perdu pour Saussure, c'est la trace orale de la multiplicité des langues, dont au mieux il ne reste, quand il en reste, que des traces écrites. Il rêve d'une Babel sonore où serait archivée la totalité des langues existantes ou ayant existé pour pouvoir les entendre, d'autant que l'écriture n'en offre qu'un substitut altéré qui *travestit*³³ le « mot parlé³⁴ ». C'est donc moins la diversité problématique des langues qui préoccupe Saussure que la possibilité d'avoir accès à toute cette diversité, y compris à travers le temps et les outrages que ce dernier fait subir aux langues en nous éloignant de leur jaillissement oral originaire.

Mais ce jaillissement originaire n'est pas la langue originelle et, par ailleurs, il est comme barré par la prise en considération quasi-exclusive du plan synchronique sur lequel la recherche linguistique doit s'établir prioritairement. L'évolution diachronique d'une langue et ses strates synchroniques se croisent mais ne se recourent pas.

C'est cette intersection sans recouplement qui fait ressurgir analogiquement le registre économique qui nous a servi de fil conducteur. Si on se plaçait sur ce terrain, on verrait par exemple qu'il existe une différence de structure entre le système du servage et l'organisation économique capitaliste, qui n'est pas déductible du cours de l'histoire économique elle-même, de l'histoire des formes qu'elle revêt successivement. Il n'en faut pas moins à Saussure pour postuler que de la même façon que la science économique constitue un système de *valeurs*, les langues s'organisent elles aussi à partir de cette notion. Les mots ne sont plus des *choses* signifiantes, ils n'ont pas de sens substantiel, mais ils sont simplement affectés d'une valeur qui ne se déclare que relativement à d'autres au sein d'une configuration que Saussure appelle un *système* : « La langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée de tous les autres.³⁵ » La valeur des mots d'une langue n'est donc pas d'abord une monnaie grâce à laquelle s'échangerait par exemple un mot contre une chose, une idée ou une signification contenue en lui, mais plutôt la résultante d'un marché intérieur où les signes ne se valorisent que dans un rapport différentiel de concurrence et de partenariat. L'avancée de Saussure, qui désubstantialise la signification pour la décrire comme une production de valeurs à l'intérieur d'un système de différences, est d'une fécondité remarquable pour comprendre ce qu'est une langue.

³³ Cf. « L'écriture voile la vue de la langue : elle n'est pas un vêtement, mais un travestissement. On le voit bien par l'orthographe du mot français *oiseau*, où pas un des sons du mot parlé (*wazo*) n'est représenté par son signe propre ; il ne reste rien de l'image de la langue. » Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* (Paris : Payot, 1995), 52.

³⁴ Saussure, *Cours de linguistique générale*, 48.

³⁵ Saussure, *Cours de linguistique générale*, 159.

Mais, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, elle apparaît désastreuse pour établir la possibilité même de traduire. Saussure ne nierait certainement pas la portée universelle d'une découverte qui doit pouvoir s'étendre en principe à toute sémiologie. Mais dire que toutes les langues intègrent comme unité de fonctionnement des valeurs, ne veut aucunement dire que les langues possèdent toutes le même système de valeurs. Ou bien parce que certaines valeurs y manquent, ou bien parce que la répartition et la hiérarchisation de ces valeurs varient d'un système à un autre, les empêchant ainsi de jamais coïncider complètement.

Le français *mouton* peut avoir la même signification que l'anglais *sheep*, mais non la même valeur, et cela pour plusieurs raisons, en particulier parce qu'en parlant d'une pièce de viande apprêtée et servie sur la table, l'anglais dit *mutton* et non *sheep*. La différence de valeur entre *sheep* et *mouton* tient à ce que le premier a à côté de lui un second terme, ce qui n'est pas le cas pour le mot français.

Dans l'intérieur d'une même langue, tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement : des synonymes comme *redouter*, *craindre*, *avoir peur* n'ont de valeur propre que par leur opposition ; si *redouter* n'existait pas, tout son contenu irait à ses concurrents.³⁶

Cette conception *monadiste* – mot de Steiner – de la langue, qui vient apporter de l'eau au moulin de l'intraduisibilité – qu'on peut étayer sur le structuralisme ou l'ethnolinguistique d'un Whorf et d'un Sapir –, peut très bien passer pour des chicanes de linguistes ne résistant pas à la pratique immémoriale et massive de la traduction. Mais l'argument de la pratique ne peut surgir qu'à l'intérieur du cercle qui le fait advenir en le liant à sa reprise réflexive. Ce cercle est ce qui empêche au demeurant la traduction d'être un simple savoir-faire ou de se réclamer d'une forme de génie artistique, auxquels on serait parfois tenté de la réduire. Si la traduction n'était qu'une pratique ou un art plus ou moins inspirés, le contrepoint théorique ne mordrait pas sur elle avec une telle constance. La thèse de l'intraduisible tire sa force de son caractère théorique, d'une forme d'aprioricité à qui l'expérience traductive vient donner des sortes de confirmations en retour, à chaque fois que réapparaissent le spectre de la traduction infidèle, les affects mélancoliques³⁷ du traducteur, la retraduction indéfinie des grandes œuvres, la rhapsodie des notes du traducteur ou l'obsession de l'original, etc. À tel point que toute traduction effective est sommée, malgré tout, de donner des gages, de rendre des comptes, de fournir des preuves – invisibles le plus souvent, l'appareil critique et les notes constituant l'exception mais aussi les symptômes –, c'est-à-dire de regagner du terrain sur la théorie qui la déclarait toujours déjà perdante.

Il faut enfin convoquer la tradition herméneutique qui, lorsqu'elle prend en charge la réflexion sur la traduction, semble être la seule capable de faire retomber la tension entre les deux polarités qu'on a pointées. Cet apaisement est largement imputable au fait que l'approche herméneutique ramène la traduction au centre de ses développements. Paul Ricœur frappe une formule qui est caractéristique de cette tentative de réconciliation ou de domestication des contraires. Dans un recueil de textes regroupés sous le titre de *Sur la traduction*, il propose de définir

³⁶ Saussure, *Cours de linguistique générale*, 160.

³⁷ José Ortega y Gasset a souligné combien la tristesse et la mélancolie sont constitutives de l'activité du traducteur dans « Miseria y esplendor de la traducción » (Madrid : Alianza, 1983), 433.

cette dernière comme recherche d'équivalence « sans identité³⁸ », cette recherche devant reposer elle-même sur un axiome plus général selon lequel *une même chose peut toujours se dire autrement*. Cette proposition est féconde, à double titre : elle dégonfle la baudruche de l'intraduisible en posant les conditions du deuil de l'identité linguistique ; et, en même temps, le prédicat négatif (« sans identité ») qui pèse sur l'équivalence fait droit à une équivalence qui n'est plus une *simple* équivalence, qui aurait la facilité d'une nomenclature où « un mot = une chose ou une idée ». Pour qu'un tel déplacement ait pu s'opérer, on l'a dit, il fallait remettre la traduction au centre et donc changer aussi radicalement les termes du questionnement. En devenant un élément central, elle cesse d'être d'abord un problème, dès lors qu'on ne s'adresse plus à la langue pour l'interroger mais qu'on envisage dans son ensemble la démarche compréhensive qui est au fondement de tout acte interprétatif. La traduction n'y apparaît plus que comme un cas particulier ou peut même être appelée à en fournir le modèle. Avant d'être ce par quoi les langues cherchent à se comprendre, toute compréhension, y compris à l'intérieur d'une langue donnée, est susceptible d'activer un réflexe de traduction. C'était déjà l'intuition de Schleiermacher, qui voyait l'acte de traduire se déclarer dès le plan intralinguistique :

Lorsque nous sentons que les mêmes mots dans notre bouche auraient un sens tout à fait autre, ou, du moins, un contenu tantôt plus faible, tantôt plus vigoureux que dans la sienne, et que, si nous voulions exprimer exactement la même chose que lui, nous nous servirions, à notre manière, de mots et de tournures tout à fait différents, il semble, quand nous voulons définir plus précisément cette impression et en faisons un objet de pensée, que nous traduisons.

Plus encore : nous devons nous-mêmes traduire parfois nos propres discours au bout de quelq temps si nous voulons de nouveau nous les approprier convenablement.³⁹

D'objet problématique la traduction acquiert le statut de principe ou de notion primordiale, quel que soit le rapport variable qu'elle entretient avec le comprendre (*Verstehen*), qu'elle le fonde ou bien qu'elle en incarne un cas limite ou particulier. À l'intérieur de ce vaste champ herméneutique, il faut faire une place à part à ceux qui comme Ricœur⁴⁰, ou Steiner, se sont essayés à cet exercice difficile visant à prendre en compte la dimension de principe de la traduction sans renoncer à la prendre pour objet, pour finalement tenter de dire par là ce qu'elle *est* véritablement. Tentatives qui sont menées hors du jeu des contrariétés abruptes entre le théorique et le pratique, en s'efforçant désormais de lier ces deux plans, mais en se tenant malgré tout sur ce chemin de crête où l'intraduisible et l'équivalence linguistique empiètent l'un sur l'autre. Un texte⁴¹ de *Après Babel*, à la fois d'une grande suggestion et animé d'une puissante force démonstrative, parvient à identifier ce qui était jusque-là opposé : langue, traduction et interprétation sont du même ordre, telle est la thèse qui y est défendue par Steiner.

³⁸ Paul Ricœur, *Sur la traduction* (Paris : Bayard, 2004), 66.

³⁹ Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, 31-2.

⁴⁰ Pour une synthèse critique sur la conception du sens chez Ricœur et tout particulièrement ses implications sur le terrain de la traduction, on lira avec profit Marc de Launay, « Les présupposés philosophiques des sources du sens », *Études ricœuriennes*, vol. 11, n° 1 (2020), 25-38.

⁴¹ Steiner, *Après Babel*, 283-4.

Cet alignement, qui n'est pas une identité pure et simple, mais plutôt un horizon à partir duquel s'enlève toute traduction, nous fournit une ultime entrée économique sur ces questions. Ce texte décrit un « parcours herméneutique » dans l'espace duquel se réalise, d'après Steiner, la traduction. On ne peut en rappeler ici que brièvement les principaux moments, qu'il faut bien se garder de confondre avec les différentes étapes d'une procédure simplement technique. Au-delà des avertissements de Steiner qui refuse d'emprunter la voie du réductionnisme méthodologique – que l'on a évoqué plus haut –, ce parcours est d'abord et surtout un mouvement (*hermeneutic motion*, dans la version anglaise), une dynamique dont nous voudrions suggérer aussi le caractère circulaire et ininterrompu. La dynamique herméneutique s'annonce dès son point de départ comme un élan, un se jeter-à-l'eau qui résume le pari sémantique qui précède le geste du traducteur. Un texte à traduire est un texte où s'anticipe une significativité, un texte qui dit avant tout autre chose, avant de dire ce qu'il a à dire, qu'il y a quelque chose à y comprendre, que du sens est disponible. Soulignons, avant de poursuivre, que Steiner prend ici position dans la tradition herméneutique de façon singulière. Dans son commencement romantique avec Schleiermacher, elle enracinait d'abord le *Verstehen* dans l'incompréhension : on interprète ou l'on traduit parce que la compréhension résiste, parce que l'on ne comprend pas. À une autre extrémité, plus proche de nous, Gadamer relisant le paragraphe 7 de *Sein und Zeit*, insistera au contraire sur le fait que toute tentative de compréhension est lestée de précompréhension, de préjugés même : comprendre c'est avoir toujours déjà une idée, au moins, de ce que c'est que comprendre et cela nécessite donc aussi de considérer ce que dans la compréhension nous mettons de nous-mêmes. On aperçoit ici comment Steiner occupe une position médiane entre Schleiermacher et Gadamer. Or la recherche d'un point d'équilibre est ce qui va précisément servir de fil directeur à l'herméneute pour déplier ce parcours dont on a fait que décrire jusqu'ici l'impulsion initiale : un se jeter-à-l'eau à travers lequel un pari est pris sur la significativité du texte.

À cet élan primitif font suite des séquences où l'on assiste à un mouvement d'annexion puis d'incorporation du texte à traduire, véritable « prise d'otage⁴² » par la langue d'arrivée qui le fait entrer en force *dans* des structures qui ne sont pas les siennes. L'appropriation conquérante décrite par Steiner, qui rappelle le paragraphe nietzschéen du *Gai savoir* évoqué au début, renverse le mouvement « naturel » de la traduction : on ne traduit pas *en* anglais en visant l'anglais, en allant vers lui, mais plutôt en visant le texte à traduire depuis l'intérieur de la grammaire et du lexique d'un texte anglais non encore constitué, mais néanmoins fortement constituant. Bref, on traduit *depuis* la langue traduisante.

Cette inversion qui est dévoilée par le mouvement appropriatif de la traduction décrit un cercle où le texte d'arrivée sert aussi de point de départ. Une telle circularité doit être étendue à l'ensemble des notions historiques et théoriques qui composent habituellement le cadre réflexif où s'inscrit l'expérience de la traduction. Elle emporte évidemment dans son mouvement celle d'*original* – et son corrélat de *fidélité* – que le texte du *Quichotte* mettait déjà en question. La dynamique circulaire de la traduction indique, en fin de compte, que l'*originalité* du texte à traduire n'a rien de substantielle, qu'elle n'existe *que par* le geste de traduction auquel elle est tout entière suspendue. C'est d'ailleurs la première modification que subit un texte dès qu'il est pris dans le cercle d'une intention traductive. Alors qu'il était incontestablement un *produit* (de l'intention de

⁴² Steiner, *Après Babel*, 283.

l'auteur, de sa langue et de sa culture d'appartenance, de son époque, etc.), sous l'effet de cette lecture très particulière qu'est la traduction, le texte devient une source sacralisée, un point de départ intangible, une entité première et quasi naturelle, ce sur quoi s'appuie d'ailleurs le corrélatif éthique du *principe* de fidélité à l'original. Ce renversement était déjà à l'œuvre dans le texte cervantin qu'on peut relire dans cette perspective dégagée par Steiner. La traduction de l'arabe du *Quichotte* se donnait à voir à la fois comme expéditive et problématique au regard du surgissement d'un original indisponible ou lacunaire. Et inversement, c'est au moment où il veut troubler les origines de son roman que Cervantès choisit de faire entrer en scène la traduction. La clef d'intelligibilité du caractère problématique de l'original tient à la fois à sa dépendance directe et exclusive à l'égard de cette dernière, mais aussi au fait que la traduction n'étant qu'une modalité particulière de la lecture, l'original est toujours un original interprété, c'est-à-dire nécessairement *reconstruit*⁴³. Cette construction est double : la visée traductive réinterprète immédiatement le texte comme original (lui donne ce statut) ; et la traduction (comme lecture-écriture) finit d'interpréter cet original qu'elle s'est elle-même donnée.

Une fois dépossédée de son caractère premier, la fidélité à l'« original », s'il doit encore y en avoir une, ne peut plus être *de principe*. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'elle prend une tournure empathique chez Steiner. C'est de « tact », dit-il, que la traduction doit faire preuve, vertu indispensable dès lors que le parcours herméneutique entre dans une phase compensatoire, de réparation, qui demande que la traduction *rende* ce qui a été annexé de manière par trop brutale. Mais l'éthique de la traduction défendue par Steiner, qui fait mine de troquer ici le tact contre la fidélité, cache en réalité un ultime principe économique, qui doit plus à la physique qu'à la morale, au moins dans sa formulation : traduire revient à chercher un « équilibre dynamique », à s'inscrire dans un mouvement d'échanges de telle sorte que, comme dans « les registres comptables », les comptes soient en équilibre, que « les colonnes finissent par s'ajuster [*the books must balance*]⁴⁴ ». Métaphore comptable de Steiner difficilement traduisible, *books* signifiant triplement les « livres » (en tant que livre à traduire et traduction), les « livres des comptes » et, par métonymie, les « comptes » eux-mêmes.

Ce régime économique qui caractérise la traduction, dans une approche se réclamant expressément de l'herméneutique, a ceci de surprenant qu'il emprunte son modèle à un représentant du structuralisme :

À force de tact, et le tact décuplé se fait vision morale, le traducteur-interprète fait naître une situation d'échange signifiant. Les flèches de la signification, de l'enrichissement culturel et psychologique se déplacent dans les deux sens. Il y a, au degré idéal, échange sans déperdition. De ce point de vue, on peut voir dans la traduction la négation de l'entropie. L'ordre est maintenu aux deux extrémités du cycle, dans la source et le récepteur. Le modèle général est ici celui qui se dégage de *L'Anthropologie structurale* de Lévi-Strauss

⁴³ Launay, *Qu'est-ce que traduire ?*, 51.

⁴⁴ Steiner, *Après Babel*, 283.

et selon lequel les structures sociales recherchent l'équilibre dynamique à travers l'échange des mots, des femmes, des biens.⁴⁵

Ce retour de la structure au sein de la compréhension relève sur le plan théorique d'un exercice d'équilibrisme. On pourra l'attribuer à l'intelligence vive et pénétrante de Steiner, à son habileté à réconcilier les contraires au-delà des clivages d'écoles. Il y a certainement beaucoup de cela.

Mais on voudrait avancer, avant de conclure, que ces croisements théoriques, alors qu'ils semblaient improbables, se font sous les effets, toujours difficiles à évaluer et à repérer, de ce qu'on avait appelé au début de cette étude *l'effort traductif*. Il faut entendre par là une forme de pulsion linguistique, qui n'est pas réductible à l'effort empirique de tel ou tel traducteur, bien que ce dernier y participe forcément, et dont il y a fort à penser qu'elle travaille les langues – et peut-être le matériau langagier en général – selon un régime de transversalité capable de défaire ou d'enjambrer certaines limitations admises ou constituées. On reconnaît l'effort de la traduction à ses symptômes, dont on hasarderait une liste non exhaustive ici : l'obsession pour l'original en est un, la retraduction incessante d'œuvres considérées comme majeures, le bavardage interprétatif qui précède et prolonge toute traduction, la néologie d'emprunts à l'intérieur des langues, etc. Et il faudrait enfin, dans le droit fil des commentaires que l'on vient de développer à partir d'un passage de l'ouvrage de Steiner, en spécifier un dernier : la possibilité de faire bouger certaines lignes théoriques qui résistent mal à cet effort. Lorsque, par exemple, il repousse les limites systémiques que Saussure avaient fait coïncider avec le découpage des langues naturelles, en instaurant des systèmes ou des sous-systèmes oppositifs qui sautent par-dessus les langues pour les agrandir. En langage cervantin rigoureux, l'effort traductif est ce qui oblige la théorie à *faire rentrer une salade dans un morion*, ce qui engendre, par exemple, un structuralisme élargi, dont Ricœur fait voir la mécanique oppositive sous-jacente à la traduction : « La seule façon de critiquer une traduction – ce qu'on peut toujours faire –, c'est d'en proposer une autre présumée, prétendue meilleure ou différente.⁴⁶ » À côté de Steiner, il a veillé à ne jamais abandonner le comprendre à une herméneutique naïvement subjectiviste, l'interprétation devant rester médiée, selon lui, par les structures contraignantes et *agissantes* dont est innervée la matière textuelle : « Interpréter, c'est prendre le chemin de pensée ouvert par le texte, se mettre en route vers *l'orient* du texte. » Ce qui implique en dernière analyse « de chercher, en deçà de l'opération subjective de l'interprétation comme acte *sur* le texte, une opération objective de l'interprétation qui serait l'acte *du* texte. »

Ricœur cherche une troisième voie capable de mettre en branle un type dynamique d'interprétation objectivement indexée sur cette boussole qu'est le texte, dont le sens est aussi d'*aller dans un certain sens*. Mais cette orientation n'en reste pas moins tributaire d'une phase explicative (non encore interprétative, au dire de Ricœur), qui doit forcément prendre en compte « les relations internes de dépendance qui constituent la statique du texte⁴⁷ ».

C'est au sein de cette statique du texte – qui redouble celle de la langue découverte par Saussure –, dont la résistance produit souvent des zones d'intraduisibilité, qu'éclotent néanmoins

⁴⁵ Steiner, *Après Babel*, 283.

⁴⁶ Ricœur, *Sur la traduction*, 40.

⁴⁷ Ricœur, « Qu'est-ce qu'un texte ? », 156.

parfois des traductions impérissables, « Dulcinée » en est une. César Oudin, qui offre au public français la première traduction de la première partie du *Quijote* en 1614, a ceci de singulier qu'il se tient de façon très caractéristique à la jonction de l'intraduisible et de l'équivalence linguistique, dont on a essayé de montrer que Cervantès avait installé le cadre paradoxal. Oudin incarne l'intraduisible dans la mesure où il livre de façon définitive la traduction originale en français du *Quichotte*, que son littéralisme et l'épreuve du temps rendent presque impraticable aujourd'hui ; et parce que, en même temps, il ouvre l'espace indéfini des retraductions du *Quichotte*, lestées de leur propre impossibilité à se tenir dans la même proximité temporelle avec le texte de Cervantès dont avait pu bénéficier Oudin. Le « refus » de Jean Cassou de retraduire le *Quichotte* en 1934 pour la Pléiade en proposant une révision des traductions de Oudin et de François de Rosset, assortie d'un volumineux appareil de notes, en est une manifestation marquante. Mais le premier traducteur français du *Quijote* est aussi celui qui signale la voie optimiste de la traduction, celle de l'équivalence linguistique. On lui doit en effet le premier dictionnaire bilingue espagnol-français/français-espagnol paru en 1607 : *Tesoro de las dos lenguas española y francesa. Tresor des deux langues françoise et espagnolle*.

Concluons en disant qu'il nous lègue encore bien d'autres trésors, au nombre desquels, après « Dulcinée », il faut compter « Rossinante ». Traduction d'une force symbolique et prémonitoire considérable, puisque Rossinante est littéralement à cheval sur deux époques, le canasson de don Quichotte signifie à lui tout seul et pour la postérité un avant et un après glorieux, qui est aussi celui, bien évidemment, de la fortune du roman de Cervantès. Mais il ne dit tout cela qu'à partir de la structure textuelle et linguistique dans laquelle il a été forgé. Et cette *statique* peut en effet donner matière à bien des *explications*, pour reprendre une dernière fois les mots et la distinction de Ricœur entre *expliquer* et *interpréter*. Il convient, qui plus est, de resituer le mot dans la phrase tout entière où il apparaît pour la première fois dans le roman de Cervantès pour pouvoir en ressaisir la signification multiple.

Fue luego a ver su rocín, y aunque tenía más cuartos que un real y más tachas que el caballo de Gonela, que «tantum pellis et ossa fuit», le pareció que ni el Bucéfalo de Alejandro ni Babieca el del Cid con él se igualaban. Cuatro días se le pasaron en imaginar qué nombre le pondría; porque —según se decía él a sí mismo— no era razón que caballo de caballero tan famoso, y tan bueno él por sí, estuviese sin nombre conocido; y así procuraba acomodársele, de manera que declarase quién había sido antes que fuese de caballero andante y lo que era entonces; pues estaba muy puesto en razón que, mudando su señor estado, mudase él también el nombre, y le cobrase famoso y de estruendo, como convenía a la nueva orden y al nuevo ejercicio que ya profesaba; y así, después de muchos nombres que formó, borró y quitó, añadió, deshizo y tornó a hacer en su memoria e imaginación, al fin le vino a llamar «Rocinante», nombre, a su parecer, alto, sonoro y significativo de lo que había sido cuando fue rocín, antes de lo que ahora era, que era antes y primero de todos los rocines del mundo.⁴⁸

Rossinante ou *Rocinante* dans la version espagnole, est une dérivation d'après *rocín*, qui désigne un mauvais cheval, par l'ajout du suffixe participial « -(a)nte ». Ce suffixe fait écho dans la

⁴⁸ Cervantes, *Don Quijote de la Mancha*, 45.

langue espagnol à la fois à l'adverbe « antes » (antériorité temporelle) et à la préposition « ante » (antériorité spatiale ou notionnelle ici). L'ascension fulgurante et autoproclamée que raconte le chapitre un du livre, qui fait accéder don Quichotte au rang suprême de chevalier errant, implique pareillement – telle est la logique de cette longue phrase – que le pauvre bidet, qu'il avait sous la main et qu'il s'est choisi comme fidèle destrier, puisse témoigner de cet ennoblissement jusque dans son nom. D'autant que ce changement d'état doit tout ou presque à la force performative du langage et de la nomination : son nom doit impérativement contenir les termes de cette métamorphose et pouvoir dire le roussin (« rocín ») qu'il est aujourd'hui, comparé (c'est-à-dire sans comparaison possible) avec celui qu'il était *avant* (« ante[s] »). Mais son nom doit indiquer aussi qu'il surpasse tous les roussins du monde, qu'il est au-dessus de la mêlée, bref qu'il est loin *devant* (« ante ») eux ! Le suffixe verbal (« -[a]nte ») finit de donner le dynamisme fringant et l'équipement grammatical nécessaire qui manquaient encore à ce roussin désormais roussinant, piaffant d'impatience à l'idée de servir de monture à son illustre propriétaire.

Ce sous-système qui se noue en espagnol entre *-(a)nte*, *antes* et *ante* est introuvable dans la langue française. Et de ce point de vue, le passage du chapitre un où le cheval de don Quichotte reçoit son nom de baptême est, pris dans toute son extension, un intraduisible, qui semble sans appel et auquel ne peut véritablement suppléer aucune explication ou note du traducteur. En revanche, la traduction-interprétation du nom du cheval de don Quichotte proposée par César Oudin, interprétation bien plus riche qu'il n'y paraît – à la fois lexicale, phonétique, graphique et marquée au féminin – n'en reste pas moins *excellente*, au sens latin. Car à l'égal de Rossinante, qui surclasse toutes les rosses, elle surclasse toutes les autres traductions possibles, aucune, à ce jour et sauf erreur, n'ayant même jamais essayé de *s'opposer* à elle. Encore moins depuis que « Rossinante » s'est installé dans le lexique de la langue française, sa plasticité et sa capacité d'adaptation lui ayant même laissé le temps de connaître les joies modernes du moteur à explosion : « P. métaph. *Un matin que j'étais dans le clos (...) le père François vint me trouver, sa rossinante trépidante [l'auto] à la porte* (Cendrars, *Homme foudr.*, 1945, p. 196⁴⁹. » Alors que dans les traductions les plus récentes, la « salade » (esp. *celada*) de don Quichotte, elle, trop ou pas assez écolo, ou simplement jugée un peu flétrie, avait disparu de la circulation – au profit de « casque » le plus souvent –, jusqu'à ce qu'Éric Coutelle ne la remette au goût du jour.

La première chose qu'il fit fut de nettoyer les pièces d'une armure ayant appartenu à ses bisaïeux [...] mais il remarqua qu'il y manquait une chose importante : au lieu d'une salade articulée avec bavière et visière, il n'y avait qu'un morion simple ; toutefois, son adresse y suppléa, car, avec du papier mâché, il fabriqua une espèce de demi-salade qui, une fois emboîtée dans le morion, avait tout l'air d'une salade complète⁵⁰.

⁴⁹ Entrée « ROSSINANTE, subst. fém. » in *Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF – CNRS & Université de Lorraine, en ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>.

⁵⁰ Cervantès, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* (Première partie), 150. Traduction légèrement modifiée.

Bibliographie

- ATILF – CNRS & Université de Lorraine, *Trésor de la langue Française informatisé*, en ligne : www.atilf.fr/tlfi (consulté en mars 2023).
- Maurice Bardon, « *Don Quichotte* » en France 1605-1815 (Paris : Champion, 1931).
- Jorge Luis Borges, *Livre des préfaces* suivi de *Essais d'autobiographie* (Paris : Gallimard, 1980).
- Miguel de Cervantes, *Don Quixote de la Mancha*, éd. Francisco Rico (Barcelone : Galaxia Gutenberg, 2004).
- , *Don Quichotte de la Manche*, trad. Claude Allaigre et al. (Paris : Gallimard, 2001).
- , *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* (Première partie), trad. Éric Coutelle (Paris : Classiques Garnier, 2022).
- Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré* (Paris : Éditions du Seuil, 1982).
- Marc de Launay, *Qu'est-ce que traduire ?* (Paris : Vrin, 2006).
- , « Les présupposés philosophiques des sources du sens », *Études ricœuriennes*, vol. 11, n° 1 (2020), 25-38.
- Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, trad. Patrick Wolting (Paris : GF Flammarion, 2000).
- José Ortega y Gasset, « Miseria y esplendor de la traducción », *Obras completas*, vol. 5 (Madrid : Alianza Editorial, 1983).
- Paul Ricœur, *Sur la traduction* (Paris : Bayard, 2004).
- , « Herméneutique de l'idée de révélation », *Écrits et conférences 2* (Paris : Éditions du Seuil, 2010).
- , « Qu'est-ce qu'un texte ? », *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* (Paris : Éditions du Seuil, 2013).
- Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* (Paris : Gallimard, 1964).
- Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* (Paris : Payot, 1995).
- Friedrich Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, trad. Antoine Berman et Christian Berner (Paris : Éditions du Seuil, 1999).
- Georges Steiner, *Après Babel*, trad. Lucienne Lotringer (Paris : Albin Michel, 1978).